

Citazione bibliografica: Anonym [Jean Rousset de Missy / Nicolas de Guedeville] (Ed.): "Epître", in: *Le Censeur ou Caractères des Mœurs de la Haye*, Vol.1\000 (1715 [1714]), pp. 1-6, edito in: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Ed.): Gli "Spectators" nel contesto internazionale. Edizione digitale, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.4003

EPITRE.

A TRES DURABLE, TRES PUISSANTE ET TRES REDOUTABLE DAME POSTÉRITÉ.

MADAME,

Peut-être que le présent que je prens la liberté d'apporter à vos Piez, n'aura pas l'honneur de vous agréer ? Je n'en puis mais. Je n'ai pas écrit ce Volume pour plaire, seroit-ce pour plaire que je le dédierois ? Je l'ai écrit, MADAME, pour peindre à mes Concitoyens la laideur de leurs défauts, le Ridicule de leur conduite, & l'extravagance de leur manière de vivre si éloignée de la Raison, ce présent du Ciel, qu'ils dévoient seul consulter. Je Vous le dédie, MADAME, pour Vous faire voir Vous même à Vous-même dans le Portrait de ceux qui Vous ont devancez. Je parle sans flaterie (je sais que c'est pécher contre la Règle des Dédicaces) mais j'augure que comme Nous, qui sommes la Postérité de Ceux qui Nous ont précédé, ne leur avons cédé en aucun vice, bien loin de là, nous avons su enchanter sur eux en délicatesse de dérèglement, Vous ne l'emporterez pas moins sur Nous en Débauches, en Luxure, en Avarice, en Impiété, en Amour-propre, en fureur pour le Jeu, en Cagotisme, en Hipocrisie ; comme on jouë la Divinité aujourd'hui, Vous la jouerez à votre tour ; couverte du voile d'une feinte piété, Vous commétrez tous les crimes impunément, comme on les commet aujourd'hui à l'abri de ce sacré voile. Vous marcherez sur nos traces, MADAME, nous aurions mauvais air de le trouver mauvais.

Nos Pères plus méchans que n'étoient nos Ayeux,

Ont eu pour Successeurs des Enfans plus coupables,

Qui seront remplacez par de pires neveux.

Mais que n'altèrent pas les Tems impitoiables !

Ne trouvez pas mauvais à votre tour qu'il se soit trouvé un Homme capable de Vous dire la Vérité sans déguisement, & d'une manière à vous donner horreur de vous-mêmes. J'avoué qu'il s'en trouve tous les jours qui se vantent de dire aux autres leurs vérités. Mandaurus dit à Carion qu'il est avare : mais comment le lui dit-il ? en lui déguisant son vice, en le lui peignant sous des couleurs plutôt capables de le lui faire chérir, que de lui en donner de l'horreur, semblable à ces Médecins temporiseurs qui craignant de mettre sur la plaie le fer & le feu, y laissent gagner la gangrène. Qu'en arrive-t-il ? Carion prend plaisir aux discours éloquens de Mandaurus, il louë la finesse d'une Apologue spirituelle dont il s'est servi, & qu'il n'a garde de s'appliquer, en vain Mandaurus criera, de Te, de Te fabula narratur. Carion ne s'en éfrayera pas.

J'ai pris une autre voie, j'ai dépeins le vice avec tous ses traits les plus naturels, c'est à dire, les plus afreux. Je l'ai ataqué dans le vicieux même ; j'ai peins la hideuse jalousie d'Alidore à ses yeux ; j'ai tracé à Argire sa détestable Hypocrisie, &c. Ils se sont reconnus, ils ont eu peur d'eux-mêmes. Mais hélas ! ont-ils changé ? Fasse le Ciel, MADAME, qu'éfrayée de tels traits vous fassiez plus qu'eux, que mes avis servent à vous corriger ! Il faut des vœux dans une Epître ; en voila.

Mais puis que c'est à la POSTÉRITÉ que je parle, ne suis-je pas obligé de lui rendre comte moi même de ma conduite ? Il est vrai qu'il m'importe peu qu'elle sache qui je suis.

. . . . Car ces grands noms d'Illustre, de Fameux,

Après quoi les mortels courent toute leur vie.

Avides de laisser un long souvenir d'eux.

¹ *Témoin une nouvelle de 80. pages.*

Jamais en moi n'ont fait naître d'envie.

Cependant, comme j'apprends que quelques-uns de mes Concitoïens ne se font pas une affaire de me traiter d'Impie, de Médisant, de Cacochime, je suis bien aise MADAME, d'avoir occasion de vous apprendre que j'adore l'Être éternel, tout-puissant, infini, immense, immuable, tout sage, tout bon, tout juste, avec un dévouement & des respects que je ne crois devoir rendre qu'à lui seul comme Auteur & Conservateur de mon être. Je suis à la lettre les Loix de ces deux vénérables Tables que le Judaïsme dispersé nous a conservé, & je dirige toute ma conduite sur cette règle d'or, NE ALTERI FECERIS QUOD TIBI FIERI NON VIS. Pour mon humeur elle est naturellement gaïe, & quoi que sévère, amie de la Liberté. Voilà mon caractère. Si avec cela

J'apelle un Chat un Chat, & Rolet un Fripon.

qu'on appelle cela médisance tant qu'on voudra, pour moi je l'appelle parler franchement.

Un Esprit né sans fard, sans basse complaisance
Fuit ces tons radoucis que prend la médisance.

C'est en suivant cette règle que j'ai hardiment Censuré les dérèglements de mon Siècle, & de ma Patrie ; mais puis que la malice & l'injustice vont jusqu'au point d'en venir aux calomnies outrageantes, & aux accusations controvées contre un Citoyen qui ne cherche qu'à rétablir chez eux la Raison sur son Trône, il faut les laisser en proie à leur iniquité. Oui, MADAME, on a osé publier que je voulois renverser & détruire le Culte de la Divinité, parce que j'ai prouvé qu'un Etat se passeroit bien de cette fourmillière de Prêtres, tels qu'ils sont aujourd'hui, qui troublent les deux tiers de l'Univers, par leur faux zèle, leur Hipocrisie & leur Tartuflerie. Comme s'il y avoit une telle relation entre le Prêtre & l'Autel, que l'Autel ne pût subsister sans le Prêtre ; comme si le cœur de chaque Homme n'étoit pas l'Autel sacré, sur lequel le Créateur veut qu'on lui brûle l'encens qui lui est le plus agréable ? En un mot, comme si du Prêtre dépendoit tout le Culte ? Jugez-en, MADAME, mais jugez-en sans préjugé, sans prévention, si vous êtes capable de vous en dépouiller.

Mais je m'aperçois que je sors un peu trop du stile épistolaire. J'y reviens, MADAME ; est-ce pour faire une longue Généalogie de vos Ancêtres, non, MADAME, car je ne trouverois rien de bon à dire à leur louange ; parlerois-je de Vous, comme chacun aime à vivre chez vous plutôt que chez ses Contemporains, chacun vous encense, chacun vous peint avec des couleurs flateuses, mais moi qui me moque de ces honneurs postumes, je mets des bornes à cette Epître & je dis adieu & à Vous, MADAME, & à mes Concitoïens, par ce petit Avis.

Si vous désirez voir sans peine
Le beau jour de la Vérité,
Et suivre la route certaine
Qui mène à la Félicité,
Que le plaisir, ni la tristesse,
Que l'espérance, ni la peur,
Ne soient point les maîtres d'un cœur.
Dont la seule Raison doit être la maîtresse.
Lors que cette Troupe rebelle,
Suivant ses transports furieux,
Prive sa Reine naturelle
De l'Empire absolu qu'elle a reçu des Cieux.
L'Ame couverte d'un nuage
Qui lui cache la Vérité,
Change en un honteux Esclavage
L'éclat & la grandeur de son autorité.

MADAME, Votre très humble serviteur, de G * * *.

